



## Discours de réception à l'Académie des lettres du Québec

Janvier 2007

**Gilles Pellerin**

*Nous serions*

L'invitation à joindre ses rangs que vient de m'adresser l'Académie des lettres du Québec survient à un moment où tout m'incite à douter de la littérature, ou plutôt de l'entendement que j'en ai. L'objet littéraire subit des mutations, et nous, qui faisons profession de la diffuser, de l'interpréter et, parfois – c'est-à-dire le plus souvent possible –, de la créer, nous ne sommes pas loin, par une forme d'animisme, de croire que la littérature elle-même appelle ces changements et qu'elle n'est jamais aussi réelle, vivante que dans notre incapacité à la cerner.

Si je suis dubitatif au moment où l'on m'accorde honneur et responsabilité, c'est de ne m'y retrouver que rarement dans la rumeur ambiante : les livres que je tiens en estime et auxquels il m'arrive de prêter ma contribution d'éditeur, sont le plus souvent relégués aux limbes ; ceux qu'on commente doivent leur bonne fortune à des critères qui me semblent extérieurs à la littérature et à ses qualités ; à mes yeux, les écrivains dont on vante le style sont le plus souvent auteurs de textes sans aspérités, lisses et linéaires, comme si l'on disait de l'eau qu'elle est limpide quand d'eau il n'y a pas. L'idée même qu'une œuvre puisse être complexe la rend scandaleuse aux yeux de certains, voire antidémocratique : la part du risque exclurait d'office les lecteurs.

J'ai hésité, je ne vous le cache pas, à joindre l'Académie, en raison d'abord de la timidité de mon œuvre – d'ailleurs l'emploi du mot me coûte. J'ai plutôt pris en compte la mission de l'institution, engagement dans lequel je me reconnais comme écrivain, comme éditeur, comme professeur et comme citoyen.

Qui a lu *Le fauteuil hanté* de Gaston Leroux a des motifs supplémentaires de se montrer circonspect : le roman raconte comment les académiciens nouvellement reçus sous la Coupole meurent systématiquement, au point que les Immortels, comme on appelle avec révérence les membres de l'Académie française, sont promis à un trépas rapide ! On imagine le facteur dissuasif qui en résulte. Je vous fais grâce des savoureux détails de

l'intrigue, sinon que la malédiction, due à un esprit rancunier, est conjurée le jour où, quai de Conti, l'on admet un illettré.

Chacun a été analphabète. Le danger réside dans les forces actives qui pourraient nous maintenir dans l'illettrisme ou nous y ramener. Certaines instances sont prêtes à décréter la mort de l'enseignement des lettres aux étudiants des programmes professionnels ; il porterait préjudice au système hospitalier : à quoi servirait-il en effet de fréquenter Hébert ou Giguère quand on vous destine à donner des piqûres ? Je suis pour ma part heureux d'avoir suffisamment lu sur la barbarie et la censure pour arriver à les reconnaître sous leurs oripeaux modernes. L'inculture fait des ravages, notamment quand on réforme les services d'éducation et de santé en toute méconnaissance de ce qui a permis à ce petit peuple francophone d'Amérique de survivre contre toute attente.

À la question qui m'était récemment posée lors d'un débat public, « Comment faire en sorte que la langue ne se détériore pas ? », je n'ai rien trouvé de mieux à proposer que la littérature, l'enseignement de la littérature, la fréquentation de la littérature. La recommandation, s'agissant de moi, ne coule pas de source. Tout me distrait de la littérature, à commencer par son service quand j'enseigne ou publie. Surtout, j'ai éprouvé dans mon âme, la détresse de Gaston Miron devant l'aliénation linguistique, le non-être. Je parle, donc je doute. Le doute me vient de loin, il s'entend dans ma langue de tous les jours comme dans celle des grandes occasions comme celle-ci.

Aux heures de grande fatigue, j'ai l'impression d'être dépourvu de l'instinct du français. Un homme fatigué n'en est pas moins un homme ; pourtant, poreux, je sens que me déserte ce que je considère comme ontologiquement essentiel, je me mets à déparler, je me fais l'impression d'un convalescent obligé de reconnaître qu'il doit composer avec des facultés réduites. En cela aussi je me sais Québécois.

À cet inconfort de naissance s'ajoute l'inconfort dans laquelle me place le va-et-vient constant entre norme et hardiesse que pratique celui qui tantôt écrit des livres et, le plus souvent, publie ceux des autres. Aux écrivains la langue est donnée comme un trésor qu'ils doivent à la fois protéger et faire fructifier. Il peut paraître plaisant de trouver un auteur cité en exemple dans le dictionnaire et mentionné dans la grammaire pour la licence dont il a fait preuve par rapport à l'usage admis. En somme, écrivain, l'on aurait toujours raison, ce contre quoi, janséniste par métier, l'éditeur a tendance à s'objecter dès que, sous la dérogation, il suspecte la complaisance. Je suis français par la langue, donc maître d'un royaume millénaire ; je suis Québécois par la fibre, par la ligne d'horizon, par la nuit glaciale, par l'empreinte de la lune sur les remparts de la côte Dambourgès, par l'épuisement des plaques tectoniques, par l'odeur résineuse d'un sous-bois, par les cris de la marmaille qui réclame le *puck* dans la ruelle gelée, par la dignité toujours à construire,

par les enfants que j'ai eus et qui me font, par le souvenir des mots anciens, par le désir des mots nouveaux, américains, souverains ; je suis de colère et de tendresse, de rigueur et d'abandon ; dans un dictionnaire, je suis la dernière acception, réputée archaïque, je suis la définition encore à venir ; je suis de notre langue, je suis de celle de ma famille où « bougresse », « agraffer » et « croquer » sont des mots qui rendent heureux.

J'essaie d'être de ma langue et de ma langue propre.

Chez nous le français a survécu par la lutte. La gloire de mon père a été d'achever en français sa carrière de papetier, amorcée dans l'humiliation linguistique. De ma mère j'ai appris ce que signifie une langue maternelle, la part d'émotion qu'on y loge. À la faveur des gains consentis aux hommes par le féminisme, j'ai voulu, mon tour venu, léguer une langue paternelle et lyrique.

J'ai grandi à Almaville-en-Haut, à une extrémité de ce que dans les classes de géographie on appelait un plateau, ce type de terrains qui ont le nez dans le vent. Au fil du temps, j'ai compris que cette topographie avait contribué au plus haut point à la formation de mon imaginaire. À deux pas de chez nous, une coulée appelait vers le bas, les rangs qui m'étaient immédiatement accessibles nous entraînaient spontanément vers la voie ferrée. La rivière Saint-Maurice était visible de partout, grandiose, dangereuse, magnifique et sale de toute la pitoune dont elle était couverte. En toute saison notre bande d'enfants se retrouvait dans le boisé marquant la césure entre le monde urbain et les terres cultivées. Les jeux y étaient vite trouvés : « Nous serions des explorateurs... » C'est ainsi que j'ai été un cowboy, un Algonquin, un arpenteur, un ingénieur chargé de construire la réplique de glaise de Manic 5. C'est ainsi que j'ai été un petit garçon, modelé par le conditionnel. Plus tard j'entreverrais, dans les terres spongieuses au bas de notre coulée, ma Sologne, sans autre Augustin Meaulnes que moi-même. Il ne restait plus qu'à consentir à la littérature, c'est-à-dire à tourner apparemment le dos au pragmatisme.

C'est à ce moment que j'ai entendu, vraiment entendu, dans la solitude d'un carnet d'esquisses, la musique sans pareille de l'eau vive dans une coulée, au printemps. La langue m'avait appris à voir le monde ; elle me servirait dorénavant à entendre le passé. J'ai alors voulu que l'eau, partout la même, soit aussi américaine, française d'Amérique. De l'eau de Pellerin.

L'américanité m'a été donnée en Mauricie dans le mélange des cheminées d'usines et des aventures rêvées et en quelque sorte *réalisées*, rendues réelles par le langage. Écrivain, éditeur, je n'ai en somme cherché qu'à construire le pont entre ces deux réalités, celle de la sueur, de la fumée, de la douleur musculaire, et celle de la traversée des déserts,

des steppes et de la jungle. Et à domestiquer cette langue qui me donne plus de souvenirs que si j'avais mille ans. Puis à l'ensauvager.

Dans ma recherche de la correction, avoué bien imprudent dans un monde où la bienséance politique nous invite à jouer, par antiphrase, les insolents, les irrévérencieux, voire les matamores, dans mon souci d'arriver à l'expression juste, juste et forte dans l'image, je bénéficie depuis toujours du regard de l'éditrice de l'écrivain éditeur, Marie Taillon, sauf pour ce qui est des mots de ce soir, laissés à nu puisque j'ai voulu la tenir dans l'ignorance de ce par quoi je terminerai la présente.

J'ai maintes fois fait parlé de l'amour féroce que je porte à Québec et n'ai jamais fait mystère de ma volonté à contribuer à la dignité du Québec, cela passant d'abord à mes yeux par le français, dans son usage et son statut. J'ajouterai ce soir que l'homme à la langue incertaine et parfois écorchée que vous admettez en vos rangs aime tout du français, du nôtre comme de celui des autres francophones, tout : la phrase proustienne, la clameur mironienne, le vers chez Villon, l'irruption chez Grandbois, la patience des signes chez Césaire, la respiration de la syllabe chez Brassens. (On m'accordera de m'en tenir, par pudeur, « aux voix chères qui se sont tues » – j'entrevois clairement en aval le « bruit des choses vivantes », le claquement des bannières : défense de la langue, de l'enseignement de la littérature et de la philosophie, de la culture).

Cet amour, que dans le titre d'un essai j'ai qualifié de passion, s'agissant des sentiments que les Québécois lui portent, m'est parfois doux : je l'éprouve jusque dans l'enchaînement des sonorités, notamment quand, loin de la maison, j'écris le nom de ma destinataire, réunion d'un nom québécois et d'un prénom immortel : Marie Taillon. Si on défend et illustre la langue, c'est qu'on aime.

Je ne connais rien de plus beau que le français.

Gilles Pellerin